
Faut-il savoir ce qu'est la liberté pour être libre ?

Rejoint la question de savoir s'il faut apprendre à être libre, si la liberté est innée ou s'acquiert, s'apprend.

Analyse du sens du sujet :

Le sujet interroge les relations possibles entre :

« Savoir ce qu'est la liberté »	« Pour être libre »
<ul style="list-style-type: none">• Posséder la connaissance de la définition de la liberté• Avoir un savoir portant sur l'essence de la liberté• Posséder des connaissances théoriques et / ou empiriques sur la liberté• Connaître les caractéristiques objectives, abstraites, universelles et nécessaires de la liberté.• Posséder un savoir véritable et non pas une simple croyance sur l'être de la liberté• Pouvoir énoncer les caractéristiques vraies de la liberté• La vérité objective et universelle	<ul style="list-style-type: none">• La finalité à atteindre d'une liberté en acte.• L'exercice réel de la liberté.• La possession dans les faits, concrète, de la liberté.• Posséder le pouvoir d'agir volontairement.• Etat de celui qui possède l'attribut « liberté »

Ce que l'on questionne c'est le statut de la possibilité qu'il existe une relation nécessaire, essentielle, entre le savoir de l'essence de la liberté et son usage, son exercice en acte dans le réel.

Autrement dit une acquisition d'un savoir théorique, intellectuel, sur la liberté est-elle condition de possibilité absolument nécessaire pour pouvoir réellement faire ce que l'on veut dans les faits ?

Autrement dit, si l'on ne sait pas ce qu'est la liberté, si l'on est dans l'ignorance de sa définition, de la connaissance de ses caractéristiques propres et objectives, peut-on réellement agir de manière autonome ?

Un apprentissage préalable de ce qu'est la liberté est-il nécessaire pour pouvoir être sûr et certain que quand on croit agir librement on agit effectivement, vraiment librement ?

Est-ce que se tromper ou être dans l'erreur sur ce qu'est véritablement la liberté constitue un obstacle indépassable à la possibilité d'agir librement, comme on veut ?

Une action libre n'est-elle possible que par celui qui sait ce qu'est véritablement la liberté ? Est-ce que seul le philosophe, si tant est qu'il possède un savoir véritable sur la liberté, est effectivement et parfaitement libre ?

Introduction

Amorce : L'année de terminale nous confronte à un enseignement concernant, notamment, la notion de la liberté. Quel est le sens d'un tel enseignement ? Faut-il l'attendre pour agir librement ? Mais si c'est seulement à ce moment là que nous savons ce qu'est la liberté, est-ce que cela signifie qu'avant on ne le savait pas ? Mais alors qu'est-ce qui peut m'assurer que quand je pensais spontanément agir librement j'agissais vraiment librement, si le savoir que j'avais de ce terme était purement intuitif, empirique ? Faut-il savoir ce qu'est – dans son essence - la liberté pour agir librement, pour être libre ? *Autrement dit* est-il absolument nécessaire de posséder une connaissance objective, théorique et universelle des caractéristiques essentielles de la liberté si je veux réaliser la finalité d'agir de manière autonome, si je veux être sûr de faire ce que je veux ?

Problématique : Nous percevons immédiatement ce qu'une telle question a de paradoxal : elle établit implicitement un lien nécessaire entre une connaissance théorique ou empirique d'un côté, connaissance qu'il faut donc avoir acquise et qui jouerait le rôle de moyen, et de l'autre côté une finalité qui concernerait la possession de fait de la liberté constitutive de mon être. Mais ne sommes-nous pourtant pas libres du seul fait de notre naissance ? Ce que l'on possède de manière génétique, innée, ne nécessite absolument aucun savoir préalable qui serait condition de possibilité de son acquisition.

Mais en même temps, suffit-il de *croire* agir librement pour *vraiment* agir librement ? Combien de fois ne me rendais-je pas compte de ce que, alors que je croyais avoir véritablement choisi par moi-même, j'étais victime de mon ignorance sur le sens profond, et non plus simplement spontané et immédiat, de ce que signifie être libre ? Il n'est que d'observer le rapport spontané que beaucoup ont face à la loi comme si celle-ci était par nature une négation de ma liberté or la loi n'est-elle pas en fait, bien souvent, la garante de l'existence même de l'exercice de ma liberté ?

Que doivent donc être véritablement les relations entre savoir, vérité et liberté ? Ai-je besoin de réfléchir abstraitement, théoriquement, à ce qu'est la liberté pour être concrètement et pratiquement libre de choisir entre une chose et une autre ? Un tel savoir existe-t-il seulement ?

Enjeux : S'il est important de résoudre un tel problème c'est qu'il y va du sens de toutes mes actions. Si l'être humain se définit par la liberté, il faut qu'il sache s'il doit apprendre ce qu'elle est pour bien en user ou si un tel savoir est superflu. Il y va plus immédiatement du sens et de la valeur à accorder à tout ce qui se présente comme enseignement sur la liberté : en ai-je besoin pour être libre ou bien puis-je m'en passer, en faire l'économie ? Doit-on réfléchir philosophiquement à la liberté ?

Plan : Nous verrons dans un premier temps en quoi il semble que la liberté humaine, dans sa définition même, inclut la non nécessité de la possession d'un savoir à son propos pour pouvoir exister. Puis nous envisagerons les difficultés que rencontre une telle perspective spontanée quant aux relations entre connaissance vraie de la liberté et exercice réel de la liberté. Enfin nous nous demanderons à quelles conditions, sans remettre en cause le caractère innée de la liberté, sa connaissance est néanmoins nécessaire pour pouvoir expérimenter sa pleine possession en acte.

Questions à prendre en compte au cours du devoir : Existe-t-il des degrés de liberté, peut-on être plus ou moins libre en fonction du savoir que l'on possède sur l'essence de la liberté ? Qui possède un tel savoir ? Existe-t-il ? Faut-il faire des études sur la liberté pour / avant d'être libre ? Doit-on avoir un diplôme es liberté pour pouvoir agir librement ? L'ignorant du sens vrai de la liberté est-il exclu de la liberté, est-il condamné à ne pas être libre, à se croire libre mais à ne pas l'être vraiment ? La liberté est-elle innée ou acquise ?

Présupposés du sujet :

- nous ne possédons pas de connaissances immédiates de la liberté, nous ne savons pas immédiatement ce qu'est la liberté. Est-ce possible ?
- il est possible d'être libre.
- Il est possible de savoir ce qu'est essentiellement, de manière universelle et objective, la liberté.

Première partie : Qu'est-ce qui peut nous amener à penser qu'aucune connaissance sur la liberté n'est nécessaire pour pouvoir être vraiment libre ?

1. Liberté innée : Constat empirique de la liberté (différence animal / être humain : Rousseau et Pascal). La liberté est un fait qui s'expérimente sans que nul savoir à son propos ne soit aucunement indispensable :

• Jean-Jacques Rousseau (1712-1778),	<i>Discours sur l'origine de l'inégalité (1755)</i>
Animal / instinct	Humain / liberté
« Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger.	J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre.
L'un choisit ou rejette par instinct,	et l'autre par un acte de liberté ;
ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire,	et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice.
C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. [...]	
Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point,	et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction de l'homme que sa qualité d'agent libre.
La nature commande à tout animal, et la bête obéit.	L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister. »

➤ **De même : Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle. 1755. Première partie**

« Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui à l'aide des circonstances développe toutes les autres et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie et son espèce au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ?

N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme, rependant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaires, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents ; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature »

➤ **Rousseau, La Nouvelle Héloïse, partie VI, lettre VII**

« J'entends beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme et je méprise tous ces sophismes, parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre, **le sentiment intérieur, plus fort que tous ses arguments**, les dément sans cesse ; et quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce soit, **je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire** ».

2. Conscience immédiate et expérience immédiate de la liberté : évidence de la liberté :

➤ **Descartes, Principes de la Philosophie, I, 1644**

« La liberté de notre volonté se connaît sans preuve, par la seule expérience que nous en avons.(...) il est si évident que nous avons une volonté libre, qui peut donner ou ne pas donner son consentement quand bon lui semble, que cela peut être compté pour une de nos plus communes notions »

➤ **Descartes, 12ème réponse aux 3èmes objections**

« Je n'ai rien supposé ou avancé, touchant la liberté, que ce que nous ressentons tous les jours en nous-mêmes, et qui est très connu par la lumière naturelle »

Le libre arbitre : faculté de choisir, pur pouvoir d'élection.

3. Droit naturel versus possession consécutive à une maturité, à une connaissance.

L'idée d'une connaissance nécessaire paraît donc non seulement fautive mais qui plus est dangereuse puisqu'elle présuppose que seuls ceux qui connaissent cette essence, par définition générale et abstraite, seraient véritablement libres, c'est donc par là même condamner tous ceux qui n'auraient pas pu acquérir ce savoir à l'esclavage. C'est là encore introduire un facteur d'aliénation dont profiteraient quelque uns au dépend de tous les autres. Or cette liberté est indépendamment de tout savoir un bien inaliénable et indissociable de notre humanité, ce qu'officialise *La Déclaration des Droits de l'Homme*. C'est un droit naturel, une possession inconditionnelle dérivée de la simple appartenance à l'humanité.

➤ **E. Kant, *La religion dans les limites de la raison*, IV^{ème} partie, 2^{ème} section, § 4,1794**

"J'avoue que je ne m'accommode pas bien de l'expression dont se servent des hommes pourtant avisés : tel peuple (que l'on conçoit en train d'élaborer sa liberté légale) n'est pas mûr pour la liberté, les serfs d'un propriétaire terrien ne sont pas encore mûrs pour la liberté ; et ainsi de même : les hommes en général ne sont pas encore mûrs pour la liberté de croire. Mais suivant une telle hypothèse la liberté ne surgira jamais. Car on ne peut pas mûrir pour la liberté si l'on n'a pas été préalablement mis en liberté (on doit être libre pour se servir utilement de ses forces dans la liberté). Les premières tentatives seront sans doute grossières et généralement liées à un état plus pénible et plus périlleux que si l'on se trouvait sous les ordres, mais aussi sous la prévoyance d'autrui ; seulement on ne mûrit jamais pour la raison autrement que par ses propres tentatives (qu'on doit être libre d'entreprendre). Je ne suis pas opposé à ce que ceux qui détiennent le pouvoir entre leurs mains, contraints par les circonstances, renvoient encore loin et même très loin l'affranchissement de ces trois drains. Mais ériger en principe que la liberté en général ne vaut rien pour ceux qui se sont trouvés soumis à eux, et que l'on soit autorisé de les en écarter pour toujours, c'est là une atteinte aux droits régaliens (1) de la Divinité elle-même, qui a créé l'homme pour la liberté. Evidemment il est plus commode de gouverner dans l'Etat, la famille et l'Eglise, quand on peut faire aboutir un pareil principe. Mais est-ce plus juste ?"

(1) Droits attachés à la souveraineté : "régalien" est une forme ancienne pour "royal", qui a subsisté dans le vocabulaire juridique.

Transition : mais est-ce que le simple usage **de fait** de ma liberté me garantit que l'acte que je choisis d'effectuer est véritablement un acte libre **en droit** ? Ne pas savoir ce qu'est par définition la liberté n'est-ce pas être dans l'impossibilité de fait de pouvoir distinguer un acte libre d'un acte non libre ? Tous les actes humains sont-ils libres ? Ne nous arrive-t-il pas bien souvent de dire a posteriori : « je ne me rendais pas compte de ce que je faisais », « j'ai choisi de faire cela mais ce n'était pas en fait ce que je voulais faire », « je croyais être libre mais en fait je ne savais pas vraiment ce que cela voulait dire » ? cf Les Fables de La Fontaine : « Les grenouilles demandent un roi ».

Deuxième partie : (Qu'est-ce qui nous contraint à ne pas pouvoir en rester à une telle perspective sur le sujet ? A quelles impasses pratiques mène l'ignorance de ce qu'est en son essence la liberté ?) Nous avons pu voir que nous connaissons en fait depuis toujours la liberté puisqu'elle est notre, nous en faisons une expérience et élaborons à partir d'elle une pensée, un certain savoir empirique. C'est là un fait indiscutable.

PB : Mais est-ce qu'une telle connaissance empirique de la liberté est suffisante pour pouvoir véritablement être libre ? N'existe-t-il pas des croyances erronées, des fausses certitudes construites, certes à partir d'une expérience, mais qui peut n'être qu'un tissu d'illusions ? Comment savoir si ce que l'on croit être la liberté est vraiment la liberté ?

1. Les croyances immédiates erronées sur la liberté : les données immédiates de la conscience.

Ce dont il s'agit de prendre acte c'est en fait d'une autre connaissance empirique qui vient mettre en difficulté la connaissance empirique que nous avons de la liberté et qui nous donne à penser que le savoir nécessaire à la liberté pour être libre nous le possédons déjà. Cet autre fait est celui de la relativité des connaissances purement empiriques : si nous avons pu passer du géocentrisme à l'héliocentrisme c'est que le savoir empirique me conduisait naturellement à élaborer la théorie qui paraissait conforme aux faits observés. Or contrairement aux

apparences, la terre n'est pas au centre, le soleil ne tourne pas autour d'elle, une révolution copernicienne est nécessaire.

De même suis-je peut-être contraint à admettre que l'idée immédiate de la liberté que je me fais au vue de mon expérience et qui repose sur l'idée que ma volonté est au centre et organise tout autour d'elle est une idée séduisante, conforme à mon désir, mais pas conforme aux faits : l'Autre existe, le monde existe, les lois, de quelque nature qu'elles soient, existent. Est-ce donc à moi de tourner autour d'elles, être libre est-ce en fait comprendre pourquoi je dois obéir aux lois ? Pour pouvoir éventuellement réaliser ensuite ma volonté dans leur cadre imparti ? Les lois sont-elles, contrairement à ce que je peux penser spontanément, et ce que mon expérience me fait sentir, un tremplin pour ma liberté et non pas une négation ou un obstacle ?

➤ **Spinoza, *Ethique*, Livre III, scolie de la prop. 2**

« [...] J'en conviens, les affaires humaines iraient beaucoup mieux s'il était également au pouvoir de l'homme de se taire ou de parler. Mais l'expérience montre assez – et au-delà – que les hommes n'ont rien moins en leur pouvoir que leur langue, et qu'ils ne peuvent rien moins que de régler leurs désirs ; d'où vient que la plupart croient que nous n'agissons librement qu'à l'égard des choses que nous désirons modérément, parce que le désir de ces choses peut être facilement contrarié par le souvenir d'une autre chose dont nous nous souvenons souvent ; mais que nous ne sommes pas du tout libres à l'égard des choses que nous désirons vivement et qui ne peut être apaisé par le souvenir d'une autre chose. Mais, en vérité, s'ils ne savaient par expérience que nous accomplissons plus d'un acte dont nous nous repentons ensuite, et que souvent – par exemple quand nous sommes partagés entre des sentiments contraires – nous voyons le meilleur et suivons le pire, rien ne les empêcherait de croire que nous agissons toujours librement. C'est ainsi qu'un petit enfant croit désirer librement le lait, un jeune garçon en colère vouloir se venger, et un peureux s'enfuir. Un homme ivre aussi croit dire d'après un libre décret de l'esprit ce que, revenu à son état normal, il voudrait avoir tu ; de même le délirant, la bavarde, l'enfant et beaucoup de gens de même farine * croient parler selon un libre décret de l'esprit, alors que pourtant ils ne peuvent contenir leur envie de parler. L'expérience elle-même n'enseigne donc pas moins clairement que la raison qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés ; elle montre en outre que les décrets de l'esprit ne sont rien en dehors des appétits mêmes, et sont par conséquent variables selon l'état variable du corps. Chacun, en effet, règle tout suivant son sentiment, et ceux qui, de plus, sont partagés entre des sentiments contraires ne savent pas ce qu'ils veulent ; quant à ceux qui n'en ont point, ils sont tiraillés de-ci de-là par le plus léger motif. »

Conscience contrairement à l'étymologie n'est pas identique à savoir : la conscience donne le savoir dû à la simple présence à soi pas toujours aussi éclairante qu'on le croit, en conséquence la conscience réflexive doit venir redoubler, pour examiner les données immédiates, cette conscience immédiate. La médiation de la réflexion est donc une condition nécessaire de la liberté.

Exemple : que doit-on penser de la conception commune immédiate selon laquelle « être libre c'est pouvoir réaliser tous ses désirs » ?

➤ **Platon, *Le Gorgias*, 466 c**

« Socrate : Dis-moi, à ton avis, les hommes souhaitent-ils faire chaque action qu'ils font? Ou bien, ce qu'ils veulent, n'est-ce pas plutôt le but qu'ils poursuivent en faisant telle ou telle chose? Par exemple, quand on avale la potion prescrite par un médecin, à ton avis, désire-t-on juste ce qu'on fait, à savoir boire cette potion et en être tout indisposé? Ne veut-on pas plutôt recouvrir la santé? N'est-ce pas pour cela qu'on boit la potion?

Polos : Oui, ce qu'on veut, c'est la santé, évidemment.

468 c-d : Socrate : Personne ne veut donc massacrer, bannir, confisquer des richesses, pour le simple plaisir d'agir ainsi; au contraire, si de tels actes sont bénéfiques, nous voulons les accomplir, s'ils sont nuisibles, nous ne le voulons pas. Car nous voulons, comme tu dis, les bonnes choses, mais, nous ne voulons pas ce qui est neutre, et encore moins ce qui est mauvais, n'est-ce pas?

(...) Donc, nous sommes bien d'accord là-dessus : si on fait mourir un homme, si on l'exile de la cité, si on s'empare de ses richesses -quand on agit ainsi, qu'on soit un homme ou un tyran, c'est dans l'idée que de pareilles actions sont avantageuses pour celui qui les commet, mais si, en fait, elles sont nuisibles, leur auteur, malgré tout, aura fait ce qui lui plaît. N'est-ce pas?

Polos : Oui.

Socrate : Tout de même, fait-il vraiment ce qu'il veut, s'il s'avère que les actes qu'il a accomplis lui-même sont mauvais pour lui? Tu ne réponds pas.

Polos : Eh bien, non, il ne me paraît pas qu'il fasse ce qu'il veut.

Socrate : Alors, comment un tel homme peut-il être tout-puissant dans sa propre cité? »

➤ **491d, Calliclès s'adressant à Socrate :**

« Comment en effet un homme pourrait-il être heureux, s'il est esclave de quelqu'un ? Veux-tu savoir ce que sont le beau et le juste selon la nature ? Je te le dis en toute franchise : pour bien vivre, il faut laisser prendre à ses passions tout l'accroissement possible, au lieu de les réprimer, et, quand elles ont atteint toute leur force, être capable de leur donner satisfaction par son courage et son intelligence et de remplir tous ses désirs à mesure qu'ils éclosent. Mais cela n'est pas, je suppose, à la portée de lamasse. De là vient qu'elle décrie les gens qui en sont capables, parce qu'elle a honte d'elle-même et veut cacher sa propre impuissance. Elle dit que le dérèglement est une chose laide, essayant par là d'asservir ceux qui sont mieux doués par la nature, et, ne pouvant elle-même fournir à ses passions de quoi les contenter, elle fait l'éloge de la tempérance et de la justice à cause de sa propre lâcheté. Car pour ceux qui ont eu la chance de naître fils de roi, ou que la nature a faits capables de conquérir le pouvoir – que ce soit celui d'un tyran ou d'un groupe d'individus – peut-il y avoir véritablement quelque chose de plus honteux et de plus mauvais que la tempérance et la justice? Tandis qu'il leur est loisible de jouir des biens de la vie sans que personne les en empêche, ils s'imposeraient eux-mêmes pour maîtres la loi, les décisions, les reproches de la foule ! Et comment ne seraient-ils pas malheureux du fait de cette prétendue beauté de la justice et de la tempérance, puisqu'ils ne pourraient rien donner de plus à leurs amis qu'à leurs ennemis, et cela dans leur propre cité où ils exercent le pouvoir ? La vérité, que tu prétends chercher, Socrate, la voici : le luxe, le dérèglement et la liberté de faire ce qu'on veut, quand ils sont soutenus par la force constituent la vertu et le bonheur ; le reste, toutes ces belles idées, ces conventions contraires à la nature, ne sont que niaiseries et néant ».

On pourrait cependant se demander à quelle fin serait utile un tel savoir objectif et universel sur la liberté que nous pourrions construire au moyen d'une prise de conscience réflexive et rationnelle de notre expérience immédiate contradictoire mais riche.

2. Nécessité d'une connaissance rationnelle et d'une reconnaissance juridique de la liberté.

La nécessité d'un accord sur la définition de la liberté provient du constat de l'anarchie, du chaos, de « la guerre de tous contre tous » que cause l'existence constatée de la diversité des définitions subjectives. Chaque conception singulière est corrélative/solidaire d'un usage pratique spontané (liberté naturelle). Une réflexion sur l'essence de la liberté permettra donc un usage réfléchi (liberté civile) de la liberté, réflexion qui intégrera donc, ie pourra les penser ensemble, la loi comme condition de possibilité de la liberté. Il semble donc nécessaire de se mettre d'accord sur ce qu'est la liberté pour protéger paradoxalement la coexistence des libertés individuelles.

Il semble ainsi nécessaire d'en passer par une reconnaissance officielle, juridique, en droit, de la liberté innée, que nous possédons du seul fait de notre appartenance à l'espèce humaine, en vue de la protéger des abus de pouvoir (loi du plus fort) découlant d'un usage non rationnellement réglé de ma liberté naturelle. L'existence juridique de la liberté garantie l'usage réel de la liberté. Les droits de l'homme, la lutte politique pour la reconnaissance des libertés est nécessaire pour que la liberté des uns ne détruise pas celle des autres. Du fait au droit, De la puissance à l'acte.

➤ **HOBBS, *Du citoyen*, 1642**

« Hors de la société civile chacun jouit d'une liberté très entière, mais qui est infructueuse, parce que comme elle donne le privilège de faire tout ce que bon nous semble, aussi elle laisse aux autres la puissance de nous faire

souffrir tout ce qu'il leur plaît. Mais dans le gouvernement d'un État bien établi, chaque particulier ne se réserve qu'autant de liberté qu'il lui en faut pour vivre commodément, et en une parfaite tranquillité, comme on n'en ôte aux autres que ce dont ils seraient à craindre. Hors de la société, chacun a tellement droit sur toutes choses, qu'il ne peut s'en prévaloir et n'a la possession d'aucune ; mais dans la république, chacun jouit paisiblement de son droit particulier. Hors de la société civile, ce n'est qu'un continuel brigandage et on est exposé à la violence de tous ceux qui voudront nous ôter les biens et la vie ; mais dans l'État, cette puissance n'appartient qu'à lui seul. Hors du commerce des hommes, nous n'avons que nos propres forces qui nous servent de protection, mais dans une ville, nous recevons le secours de tous nos concitoyens. »

3. La nécessaire éducation de la liberté.

Il semble donc nécessaire de nuancer la conception naturelle de la liberté-plaisir / toute puissance infantile pour pouvoir intégrer le principe de réalité : la liberté, contrairement à ce que l'on croit spontanément, naïvement, et que pourtant l'on sait, au moins dès que l'on devient soi-même parents, doit être éduquée.

L'immaturation quant à la connaissance de la liberté barre l'accès à la réalisation effective de la volonté et risque de devenir une liberté aliénée. La condition d'incarnation de ma volonté dans la réalité passe ainsi par la connaissance de la nature de mon pouvoir d'agir : son extension, ses limites : pour bien user de sa liberté il est nécessaire de le connaître : du savoir au savoir faire.

Par exemple que signifie « agir en connaissance de cause » ? Il faut considérer grâce à son intelligence, association de l'imagination et de la raison, les possibles et leurs conséquences, la volonté versus instinct et désir aveugle. Pour faire ce que je veux : nécessité de savoir ce que je veux et ce que je peux. La liberté située, la finitude humaine. Qu'est-ce que choisir ?

➤ **KANT, *Traité de Pédagogie*, 1803**

« Un des plus grands problèmes de l'éducation est de concilier sous une contrainte légitime la soumission avec la faculté de se servir de sa liberté. Car la contrainte est nécessaire ! Mais comment cultiver la liberté par la contrainte ? Il faut que j'accoutume mon élève à souffrir que sa liberté soit soumise à une contrainte, et qu'en même temps je l'instruise à faire bon usage de sa liberté. Sans cela il n'y aurait en lui que pur mécanisme ; l'homme privé d'éducation ne sait pas se servir de sa liberté. Il est nécessaire qu'il sente de bonne heure la résistance inévitable de la société, afin d'apprendre à connaître combien il est difficile de se suffire à soi-même, de supporter les privations et d'acquiescer de quoi se rendre indépendant. On doit observer ici les règles suivantes : 1°) Il faut laisser l'enfant libre dès sa première enfance et dans tous les moments (excepté dans les circonstances où il peut se nuire à lui-même, comme par exemple s'il vient à saisir un instrument tranchant), mais à la condition qu'il ne fasse pas lui-même obstacle à la liberté d'autrui, comme par exemple quand il crie, ou que sa gaieté se manifeste d'une manière trop bruyante et qu'il incommoder les autres... 2°) Il faut lui prouver que la contrainte qu'on lui impose a pour but de lui apprendre à faire usage de sa propre liberté, qu'on le cultive afin qu'il puisse un jour être libre, c'est-à-dire se passer du secours d'autrui. »

Transition : Une connaissance de ce qu'est essentiellement la liberté naturelle est absolument indispensable pour comprendre le sens de la liberté civile. Pourquoi alors une telle connaissance de la liberté est soit ignorée soit l'objet d'un refus ? Ou même, comme nous l'avons vu précédemment, pourquoi existe-t-il une croyance si spontanée en son absolue non nécessité ?

Troisième partie : L'être humain = de la conscience immédiate de la liberté à une liberté réflexive en construction. L'histoire : la libération incessante.

1. Comment se construit le savoir de la liberté ? Par l'exercice réflexif inachevé de la liberté : la prise de conscience.

Le sujet présuppose en fait l'existence d'une connaissance qu'il faudrait juste s'approprier pour pouvoir être pleinement libre. Une telle connaissance pleine et entière de la liberté existe-telle ou bien est-elle un idéal régulateur ? Fantasma supplémentaire lié à la liberté : il serait au fond finalement quand même assez simple d'être véritablement libre : il suffirait d'acquérir un savoir qui permettrait d'actualiser la puissance innée de la liberté.

Or la connaissance théorique est en fait indissociable d'une construction en acte : le savant impuissant. La dialectique théorico-pratique. La prise de conscience à l'occasion de l'agir : prendre conscience de ses erreurs, la liberté et son histoire : un savoir en construction. La remise en question de ses certitudes immédiates, l'acceptation de sa finitude, la conscience de l'ignorance comme ouverture à la sagesse : l'apport des autres.

➤ **Pascal, *Préface pour un traité du vide*, 1651**

« N'est-ce pas indignement traiter la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal ? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver ; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire, toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infini. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tous les siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont le plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres ».

2. La mauvaise foi, le refus d'assumer la réalité des conséquences de ce qu' « être libre » entraîne.

Mais en fait le véritable obstacle à la possession d'une liberté pleine et entière ne réside-t-il pas paradoxalement en cette même volonté dans son rapport à l'effort et au travail ? La résistance à l'effort de réflexion par sécurité et lâcheté et paresse. Le désir de la

victimisation. Savoir ce qu'est la liberté c'est prendre conscience du lien indissoluble entre liberté et travail.

➤ **Kant : Qu'est-ce que les Lumières ?**

« Les Lumières se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état de minorité, où il se maintient par sa propre faute. La minorité est l'incapacité de se servir de son entendement sans être dirigé par un autre. Elle est due à notre propre faute quand elle résulte non pas d'un manque d'entendement, mais d'un manque de résolution et de courage pour s'en servir sans être dirigé par un autre. Sapere aude ! "Aie le courage de te servir de ton propre entendement !" Voilà la devise des Lumières.

La paresse et la lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, alors que la nature les a affranchis depuis longtemps de toute direction étrangère, restent cependant volontiers, leur vie durant, mineurs ; et qu'il soit si facile à d'autres de se poser comme leurs tuteurs. Il est si commode d'être mineur. Si j'ai un livre qui me tient lieu d'entendement, un directeur qui me tient lieu de conscience, un médecin qui juge de mon régime à ma place, etc., je n'ai pas besoin de me fatiguer moi-même. Je ne suis pas obligé de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront pour moi de cette besogne fastidieuse. Que la plupart des hommes finissent par considérer le pas qui conduit à la majorité, et qui est en soi pénible, également comme très dangereux, c'est ce à quoi ne manquent pas de s'employer ces tuteurs qui, par bonté, ont assumé la tâche de veiller sur eux. Après avoir rendu tout d'abord stupide leur bétail domestique, et soigneusement pris garde que ces paisibles créatures ne puissent oser faire le moindre pas hors du parc où ils sont enfermés, ils leur montrent ensuite le danger qu'il y aurait de marcher tout seul. Or ce danger n'est sans doute pas si grand que cela, étant donné que quelques chutes finiraient bien par leur apprendre à marcher. »

De la résistance à la connaissance de la liberté : le refus de la solitude, de l'angoisse, du poids des responsabilités : le risque de la mauvaise foi : le remords consécutifs aux mensonges à soi. Le rêve d'une liberté facile-plaisir à une réalité d'une liberté responsable et laborieuse. L'ambivalence de l'être humain face à sa propre liberté.

➤ **Jean-Paul SARTRE, *L'Existentialisme est un humanisme*, 1946, éd. Nagel**

« Ce que les gens veulent, c'est qu'on naisse lâche ou héros. Un des reproches qu'on fait le plus souvent aux *Chemins de la Liberté*, se formule ainsi : mais enfin, ces gens qui sont si veules, comment en ferez-vous des héros ? Cette objection prête à rire car elle suppose que les gens naissent héros. Et au fond, c'est cela que les gens souhaitent penser : si vous naissez lâches, vous serez parfaitement tranquilles, vous n'y pouvez rien, vous serez lâches toute votre vie, quoique vous fassiez ; si vous naissez héros, vous serez parfaitement tranquilles, vous serez héros toute votre vie, vous boirez comme un héros, vous mangerez comme un héros. Ce que dit l'existentialiste, c'est que le lâche se fait lâche, que le héros se fait héros, il y a toujours une possibilité pour le lâche de ne plus être lâche, et pour le héros de cesser d'être un héros. Ce qui compte, c'est l'engagement total, et ce n'est pas un cas particulier, une action particulière, qui vous engage totalement ».

3- Le travail infini de libération

La liberté pleine et entière, « être libre » comme un état n'est-il pas le fantasme ultime que présuppose le sujet ? Ne s'agit-il pas de prendre conscience, à l'occasion précisément d'une réflexion sur l'être de la liberté, que celle-ci est un mouvement de pro-jet de la volonté qui se choisit en permanence et se fait liberté par chacun de ses actes : l'existence précède l'essence idem pour la liberté qui se pense et se connaît à mesure qu'elle se fait exister ? De la puissance à l'acte, prendre possession pleine et entière de la liberté : théoriquement, en construisant un savoir réflexif de son essence et pratiquement en en usant en acte.

Cf texte d'Hegel : prise de conscience théorico-pratique de la conscience de soi, *L'Esthétique*.

« Cette conscience de lui-même, l'homme l'acquiert de deux manières : théoriquement, en prenant conscience de ce qu'il est intérieurement, de tous les mouvements de son âme, de toutes les nuances de ses sentiments, en cherchant à se représenter à lui-même, tel qu'il se découvre par la pensée, et à se reconnaître dans cette représentation qu'il offre à ses propres yeux. Mais l'homme est également engagé dans des rapports pratiques avec le monde extérieur, et de ces rapports naît également le besoin de transformer ce monde, comme lui-même, dans la mesure où il en fait partie, en lui imprimant son cachet personnel. Et il le fait pour encore se reconnaître lui-même dans la forme des choses, pour jouir de lui-même comme d'une réalité extérieure. On saisit déjà cette tendance dans les premières impulsions de l'enfant : il veut voir des choses dont il est lui-même l'auteur, et s'il lance des pierres dans l'eau, c'est pour voir ces cercles qui se forment et qui sont son œuvre dans laquelle il retrouve comme un reflet de lui-même. Ceci s'observe dans de multiples occasions et sous les formes les plus diverses, jusqu'à cette sorte de reproduction de soi-même qu'est une œuvre d'art. »

Conclusion :

Le problème auquel nous avait confronté la question de savoir si « un savoir de ce qu'est la liberté » était nécessaire ou non « pour être libre » résidait dans la certitude immédiate de la non nécessité de celui-ci qui s'affrontait pourtant à l'impossibilité de fait de pouvoir savoir avec une certitude objective si une action est libre ou non en l'absence de possession du critère permettant d'opérer un tel discernement : la connaissance de l'essence de la liberté.

Nous avons ainsi pu comprendre, grâce à la distinction de la puissance et de l'acte notamment, comment une liberté innée était pour autant compatible avec l'idée d'une processus nécessaire d'actualisation dont une des conditions nécessaires, sans être suffisante, est la progression dans la connaissance de l'essence de la liberté, essence toujours à l'horizon d'un choix de toujours mieux la connaître.

Nous avons pu mettre à jour certains des obstacles, internes à l'être humain lui-même, qui pouvaient le tenir éloigné d'une telle conscience de la nécessité de la réflexion et de la connaissance pour être plus libre. Cette quête de l'essence de la liberté est solidaire de la liberté elle-même et indissociable de son existence toujours plus actuelle : une liberté sans **recherche** de la vérité (et donc sans philo-sophie) est un leurre dont nous pouvons prendre conscience à condition de le vouloir ! La Vérité et la Liberté deux faces d'une même pièce : la conscience.

➤ Kant, *Réflexions sur l'éducation* (Traité de pédagogie) - Introduction

« L'homme est la seule créature qui doit être éduquée. Par éducation on entend, en effet, les soins (l'alimentation, l'entretien), la discipline, et l'instruction avec la formation <Bildung>. Sous ce triple rapport l'homme est nourrisson, élève, et écolier.

Dès qu'ils les possèdent quelque peu, les animaux usent de leurs forces régulièrement, c'est-à-dire de telle sorte qu'elles ne leur soient pas nuisibles. Il est, en effet, bien curieux de voir comment, par exemple, les jeunes hirondelles, à peine sorties de l'oeuf et encore aveugles, n'en savent pas moins s'arranger de manière à faire tomber leurs excréments en dehors du nid. Les animaux n'ont donc pas besoin de soins ; tout au plus leur faut-il la

pâturer, la chaleur, être guidés, ou une certaine protection. La plupart des animaux ont besoin d'être nourris certes ; ils n'ont pas besoin de soins. On entend par soins les précautions que prennent les parents pour éviter que les enfants ne fassent un usage nuisible de leurs forces. Et par exemple si un animal devait en venant au monde crier comme le font les enfants, il deviendrait infailliblement la proie des loups et des autres bêtes sauvages, attirées par son cri. La discipline transforme l'animalité en humanité. Par son instinct un animal est déjà tout ce qu'il peut être une raison étrangère a déjà pris soin de tout pour lui. Mais l'homme doit user de sa propre raison. Il n'a point d'instinct et doit se fixer lui-même le plan de sa conduite. Or puisqu'il n'est pas immédiatement capable de le faire, mais au contraire vient au monde <pour ainsi dire> à l'état brut, il faut que d'autres le fassent pour lui.

L'espèce humaine doit, peu à peu, par son propre effort tirer d'elle-même toutes les qualités naturelles de l'humanité. Une génération éduque l'autre. On peut chercher le premier commencement dans un état tout à fait inculte, ou dans un état parfait de civilisation. Mais si l'on admet que ce second état fut celui qui exista tout d'abord (442), il faut aussi admettre que l'homme est par la suite redevenu sauvage et est retombé dans la barbarie.

La discipline empêche que l'homme soit détourné de sa destination, celle de l'humanité, par ses penchants animaux. Elle doit par exemple lui imposer des bornes, de telle sorte qu'il ne se précipite pas dans les dangers sauvagement et sans réflexion. La discipline est ainsi simplement négative ; c'est l'acte par lequel on dépouille l'homme de son animalité en revanche l'instruction est la partie positive de l'éducation.

L'état sauvage est l'indépendance envers les lois. La discipline soumet l'homme aux lois de l'humanité et commence à lui faire sentir la contrainte des lois. Mais cela doit avoir lieu de bonne heure. C'est ainsi par exemple que l'on envoie tout d'abord les enfants à l'école non dans l'intention qu'ils y apprennent quelque chose, mais afin qu'ils s'habituent à demeurer tranquillement assis et à observer ponctuellement ce qu'on leur ordonne, en sorte que par la suite ils puissent ne pas mettre réellement et sur le champ leurs idées à exécution.

Cependant l'homme, par nature, a un si grand penchant pour la liberté, que, s'il commence par s'habituer à elle quelque temps, il lui sacrifie tout. C'est pourquoi, comme on l'a dit, il faut avoir très tôt recours à la discipline, car s'il n'en est pas ainsi, il est par la suite très difficile de transformer l'homme. Il suivra alors tous ses caprices. En considérant les nations non civilisées on voit bien, si longtemps qu'elles restent au service des Européens, qu'elles ne peuvent s'habituer à leur manière de vivre. Ce n'est point chez elles, comme Rousseau et d'autres le veulent, un noble penchant à la liberté ce n'est qu'une certaine rudesse, puisqu'ici d'une certaine manière l'animal n'a pas encore développé en soi l'humanité ».